

En sortant de l'église, il fut obligé de prendre quelque repos ; suivant les apparences extérieures, il paraissait remis de ses fatigues dans la soirée. Le lendemain matin, en s'approchant de son lit, on ne trouva qu'un corps déjà glacé par la mort. On lui administra cependant l'extrême-onction, pensant que tout principe de vie ne l'avait peut-être pas abandonné.

Il serait difficile de peindre la douleur que répandit cette lamentable nouvelle à Prior-Park et à Bath. Catholiques et protestans couraient contempler une dernière fois la dépouille mortelle du prélat, qui venait de rendre son âme au Seigneur, après une vie remplie de vertus, le jour même où l'Eglise célébrait l'octave de la fête de saint Pierre, son patron.

Mgr. Baines laissera de longs et précieux souvenirs parmi les catholiques d'Angleterre. Il avait toujours su commander le respect des ennemis de l'Eglise : les protestans rendaient unanimement hommage à son zèle, à sa science, à sa piété éclairée, aux qualités éminentes qui de lui ont fait un des vicaires apostoliques les plus distingués de l'Angleterre.

—Le clergé de Marseille vient de perdre un de ses membres les plus vénérables, le père Paul, le dernier des religieux minimes survivant de ceux qui avaient été prêtres avant la révolution.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Discours de M. F. Guillardet.

Messieurs, — Lorsque je pris en main la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*, une espérance, une pensée nationale dominèrent dans mon cœur, j'ose le dire, les calculs d'intérêt personnel qui dirigent naturellement et inévitablement tous les hommes dans leurs entreprises. Cette pensée, cette espérance étaient celles de parvenir, à force de travail et de dévouement, à faire accepter aux diverses populations d'origine française dans le Nouveau-Monde le *Courrier des Etats-Unis*, comme un ami, comme un allié, comme un drapeau qu'elles trouveraient toujours fidèle à la triple et sainte cause de leur passé, de leur présent et de leur avenir. En me voyant à la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*, je me voyais à la tâche d'entretenir le souvenir et l'amour de la France, le maintien de son bel idôme et de ses mœurs policées au sein des populations que la fortune a détachées de la mère patrie, et d'attirer, en retour, l'attention et la gratitude de celle-ci sur les enfans éloignés de son sein, qui ont conservé le culte de la piété nationale, qu'on pourrait à juste titre appeler piété filiale.

Mon but a été promptement compris, messieurs ; le patriotisme et l'indulgence de mes compatriotes m'ont rendu facile l'exécution de mon dessein, en ouvrant au *Courrier des Etats-Unis* la voie d'une prospérité morale et matérielle qui a dépassé mon attente. Mon appel a trouvé de l'écho dans tous les cœurs français, et j'ai le bonheur de pouvoir dire aujourd'hui qu'il se trouve peu d'hommes d'origine française jetés par le destin dans les villes et les villages les plus reculés du Nouveau-Monde, depuis le Canada jusqu'aux dernières cités des Antilles et de l'Amérique du Sud, qui ne connaissent l'existence du *Courrier des Etats-Unis* et qui n'apprennent par lui à aimer la mère patrie absente, à la suivre par la pensée dans la carrière de gloire et de civilisation où la France est à la tête du reste de l'univers.

Le Canada, messieurs, ce pays qui est resté français par son langage, par ses mœurs, par ses croyances, devait entrer pour beaucoup dans les préoccupations fraternelles du *Courrier des Etats-Unis*. C'est ce qui vous explique l'intérêt avec lequel il a suivi, jusqu'à ce jour, les phases diverses de votre fortune. Il ne faisait en cela qu'obéir à la voix de son cœur et à la mission qu'il s'était imposée. Ma récompense a été dans la sympathie qu'en retour j'ai trouvée chez vous, elle a été dans le commencement de victoire qui a couronné en partie vos courageux efforts, sous l'administration de sir Charles Bagot ; ma récompense est surtout dans le cordial accueil qui m'a été fait à Kingston par vos ministres si justement populaires ; à Montréal, à Québec, en tous lieux, par l'élite de votre bonne et courageuse population ; elle est enfin dans cette fête de famille à la quelle vous avez bien voulu me convier, en ajoutant à cet honneur celui de manifestations dont la louangeuse indulgence n'a d'égale que ma gratitude. Les Canadiens ont fait trop pour moi, messieurs, beaucoup trop. Ils m'ont imposé une dette que tous mes efforts auront peine à acquitter.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, le Canada offrira longtemps encore un vaste champ au courage et au dévouement de ses amis. Vous aurez encore à passer par de rudes épreuves avant que l'heure d'une complète réparation ait sonné pour vous. Mais soyez en certains, tôt ou tard, bientôt sans doute, cette heure sonnera. Vous avez pour vous la justice, qui est le droit devant Dieu, et le nombre qui est le droit devant les hommes. Une nationalité dont les racines remontent aujourd'hui à deux siècles et demi et s'étendent dans les entrailles d'une terre assez vaste pour former un empire et d'une population assez nombreuse pour former un peuple, cette nationalité ne saurait périr ; ceux qui tentent de l'arracher du sol y useront leurs mains et leurs dents. Six cents mille Canadiens, qui depuis deux siècles parlent le français, possèdent et cultivent le sol de cette province, ne sauraient être escamotés par les plus habiles prestidigitateurs du monde. La trace qu'ils ont creusée dans ce sol arrosé de leurs sueurs, depuis tant de générations, cette trace est trop profonde pour qu'elle puisse s'emporter à la semelle du soulier. Le lit du St. Laurent engloutirait ceux qui voudraient le combler. Voilà la prophétie que, sans être prophète, on peut faire, après avoir étudié l'histoire du Canada, après avoir vu sa population française grandir plus vite que sa population immigrante, après avoir vu son culte par la lan-

gue, pour les croyances, pour les mœurs que lui ont légués ses pères, s'accroître avec les années et s'affermir par l'oppression. Vous êtes ici un fait et un droit, messieurs, en votre qualité des premiers et des plus nombreux possesseurs du sol. La politique peut parfois se dispenser de compter avec le droit, mais il lui faut compter avec le fait, obstacle matériel, borne infranchissable posée à l'ambition humaine.

Du reste, rappelez-vous le, messieurs, l'une de vos plus fortes défenses, la sauvegarde la plus sûre de votre nationalité, qui est elle-même la sauvegarde de votre liberté, c'est la conservation de la langue de vos ancêtres. Là, est votre palladium. La langue d'un peuple est le signe divin dont la nature a marqué son front, c'est le sceau de son génie, c'est le cachet distinctif de sa prédestination. Malheur aux peuples qui abjurent ce baptême, car ils s'abjurent eux-mêmes, ils renoncent à leur mission, à leur passé, à leur avenir ! Ne parlez plus français demain, messieurs, et il n'y aura plus de Canadiens. Vous vous serez effacés de la carte du monde. Et en cessant d'être Canadiens, vous ne deviendriez pas même Anglais, car entre eux et vous il resterait toujours un abîme. Vous n'avez ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes églises, ni le même Dieu. Une ligne de démarcation vous sépare depuis la terre jusques dans le ciel. En supposant même que vous puissiez effacer toute différence entre vous dans le présent et l'avenir, il resterait le passé qui échappe au pouvoir de Dieu lui-même. Il resterait votre histoire, celle de vos aïeux, qui fera battre vos cœurs de douleur là où d'autres cœurs battraient de plaisir et d'orgueil..... Avec vos co-habitans d'origine britannique, vous pouvez être amis et alliés, amis dévoués, alliés fidèles, vous le pouvez, vous le devez, mais tous les efforts humains ne sauraient faire un peuple unique, là où la Providence en a fait deux.

Une autre égide que cette Providence vous a mise en mains, messieurs, c'est la religion que vous pratiquez en même tems que le langage de vos pères. Ces deux cultes doivent être unis dans vos cœurs, car ils sont les deux parties d'un même tout. Le catholicisme est essentiellement français ; il est à la fois le point de départ et le but de cette grande histoire qui remonte de nos jours, jusqu'au delà de Clovis. Le génie de la France doit être catholique par ce fait seul que le génie de l'Angleterre est protestant. Le Canada a commencé avec la langue française et le catholicisme. Il subsistera tant que ces deux piliers ne lui failliront pas, et par ce qu'il m'a été permis de voir de vos institutions religieuses et savantes, de la double instruction qui s'y donne, et des hommes dévoués qui sont à leur tête, j'espère fermement qu'il n'en sera ni l'un, ni l'autre des deux piliers ne vous feront défaut.

À la suite de ces considérations générales permettez moi, messieurs, pour terminer, quelques réflexions spécialement relatives à la situation politique actuelle du Canada. Une ère de réparation a commencé pour vous. De gré ou de force, la métropole a accordé satisfaction à une partie de vos griefs. C'est une justice tardive pour laquelle on lui doit reconnaissance, quoiqu'on ne puisse réfléchir sans amertume que ces quelques libertés qu'elle vous a octroyées sont les mêmes que celles qu'elle vous a refusées il y a quelques années et sur l'autel desquelles a coulé un sang généreux. La justice des hommes varie donc de poids et de mesures avec les circonstances ? c'est là une morale assez regrettable à constater, et que le gouvernement anglais n'a qu'un seul moyen de réhabiliter ; ce moyen, c'est la généralité et la plénitude du pardon, accordé sans condition à des hommes dont il a aujourd'hui, lui aussi, besoin d'être pardonné. La logique est brutale et ne s'arrête pas même devant le crime de lèse majesté. Espérons donc que tout ce qui reste d'exilés Canadiens obtiendra bientôt le droit de rentrer dans ses foyers, la métropole le doit à elle-même autant qu'à eux.

Il y a beaucoup d'autres choses encore que vous devez espérer de la justice de votre gouvernement et du patriotisme de vos représentans ; ces choses vous viendront parce qu'elles vous sont dues, mais s'il vous faut attendre pour les obtenir, s'il vous faut établir, encore et puis encore, la légitimité de vos droits, que votre persévérance et surtout votre patience soient égales à la résistance acharnée de vos ennemis. Ce qui doit vous rassurer, c'est qu'aujourd'hui les intérêts du pays sont confiés à des mains amies, sorties de vos rangs et dans lesquelles vous pouvez avoir toute confiance. Le pays ne doit pas perdre de vue les difficultés des conjonctures actuelles. Bien des défiances, bien des hésitations régneront encore au dehors, parce que bien des calomnies, bien des haines se répandent et s'agitent au dedans. Or, pour obtenir justice complète de son juge, l'important est, avant tout, de le convaincre. L'Angleterre, dans le procès qui s'instruit à son tribunal, n'a à prononcer entre elle et vous, pour ainsi dire ; elle est juge et partie, position qui a été, de tout temps, reconnue fort difficile pour rendre bonne justice. Pourtant ne désespérez pas, et bornez vous à aider au pénible travail de sa conscience par le spectacle de votre union et de votre persévérance légale. L'épée législative est restée dans vos mains, en dépit de l'Union à l'aide de laquelle on avait espéré vous l'arracher. Montrez que vous la tenez bien, cette épée, l'Angleterre comprendra, on doit l'espérer, qu'elle n'aurait rien à gagner à vous la laisser tirée du fourreau.

—La nouvelle commission de la paix pour le district de Home (H. C.) est devenue un sujet de plaintes de la part de plusieurs journaux de l'opposition. Mais au fonds il paraît d'après des rapports impartiaux et puisés à bonne source, que cette commission a causé une satisfaction générale chez la masse des habitans du district, et c'était la précisément le but auquel devaient principalement tendre les efforts de l'exécutif, et s'ils ont été couronnés de succès, comme il y a tout lieu de le croire, il n'y a rien de dédommager du désappointement des soi-disant "conservateurs." Le mécontente-